

1985

19

LACAN AU FÉMININ

Paru in : *Au lieu de l'hystérie 2*, CCAF
(Congrès d'Avignon, 1/2 juin 1985), p.119-125.

« Si la position du sexe diffère quant à l'objet, c'est de toute la distance qui sépare la forme fétichiste de la forme érotomaniaque de l'amour. Nous devons en retrouver les saillants dans le vécu le plus commun ».

Jacques Lacan, *Écrits*, p. 733.

Si « faire retour à Freud » a été pour Lacan « repasser par les signifiants de Freud », alors faire retour à Lacan implique que nous voulions, sans exclusive, en repasser par les signifiants de Lacan afin de mettre à l'épreuve leurs articulations.

Et puisqu'il en faut un pour commencer pourquoi ne pas retenir La FEMME, notamment dans l'énoncé désormais célèbre de Lacan : « La Femme n'existe pas ». Pour continuer, par exemple, avec : « La Femme-il », puis « la FAMA » qui nous AFFAME. Ce nous sera, ainsi, l'occasion d'une lecture « transversale » de l'enseignement de Lacan, puisqu'il est centré sur l'oeuvre de Freud, et que la question du « Que veut la femme » semble y avoir été centrale. Nous laisserons aux historiographes de demain le soin de dire quels ont été les rapports de Lacan avec « les » femmes, sujet important, certes, mais encore inexploré, bien que ce que Lacan lui-même en dit soit déjà significatif, voire savoureux ; et nous ne manquerons pas de l'évoquer à l'occasion. Reste que, peut-être, la femme, loin d'être éternelle, est un genre en voie de mutation, et que celle que Lacan nous laisse entrevoir, au gré de son expérience, pourrait bien nous laisser présager quelque chose de ce que sera la femme du futur.

1°. De la féminité comme « mascarade ».

Dans le numéro 7 de la revue *La Psychanalyse*, nous trouvons à la fois les « Propos directifs pour un Congrès sur la sexualité féminine » que Lacan destinait au Congrès international de Psychanalyse d'Amsterdam, en septembre 1960, et l'article de Joan Rivière (traduit en français par Victor Smirnoff) : « *La féminité en tant que mascarade* », qui date de 1929.

Lacan évoque cet article de Joan Rivière en différents endroits de son oeuvre, mais plus spécialement il y fait référence dans son séminaire sur les *Formations de l'Inconscient*, notamment à la séance du 5 mars 1958, par le biais du cas d'une femme qui présentait ce fait rare, de quelqu'un qui réussit à réunir à la fois, du moins apparemment, et les caractères d'une féminité complète et ceux d'une assomption de toutes les fonctions masculines. « Or, remarque Lacan, cette analyse met en valeur, sous cette apparente et entière satisfaction de la position féminine, quelque chose de très caché /.../ qu'on trouve, après qu'on y ait été incité par quelque menue /.../ discordance apparaissant à la surface de cet état en principe complètement satisfaisant. Ce quelque chose de caché /.../ c'est la satisfaction cachée de sa suprématie sur les personnages parentaux. ».

Lacan situe cette tactique dans le cadre de ce qui vient à subvenir, à pallier ce penis-neid, cette quête phallique que les auteurs, après Freud, s'accordent à pointer du côté des femmes.

Tactique qui se heurte à une crainte de rétorsion, notamment de la part des hommes, en raison « de cette subreptice soustraction à l'autre de la source et du symbole même de *leur* puissance ». D'où cette discordance, cette :

« scansion très fine /.../ perceptible dans ces petits traits anomaux de l'analyse. A chaque fois, en somme, que le sujet a fait preuve de sa puissance phallique, il se précipite dans une série de démarches, soit de séduction, soit de sacrifice : tout faire pour les autres, et justement en apparence, en adoptant en apparence les formes les plus élevées du dévouement féminin, comme quelque chose qui consiste à dire : mais voyez, je ne l'ai pas ce phallus, je suis femme, et pure femme /.../».

Nous suivrons évidemment Lacan dans les conséquences qui sont celles d'une telle conduite, qui, chez cette dame «se présente essentiellement et fondamentalement, comme besoin et jouissance de la suprématie comme telle, comme profondément structurée sur toute une histoire qui est celle de la rivalité avec la mère d'abord, avec le père ensuite». Nous le suivrons, non sans avoir relevé ce qui chez lui subsiste comme crainte, précisément de dépossession par les femmes, d'une subreptice soustraction à (lui-même) de la source et du symbole de (sa) puissance».

Car expliciter les causes de cette « soustraction » ne pare en rien ni aux vœux qu'elle suscite chez toute une série de patientes, ni aux tentatives qu'elles mènent pour réaliser cette soustraction, pour autant que l'analyste soit investi dans le transfert de « cette source et du symbole de la puissance.

C'est ici que le désir de l'analyste se trouve visé dans ses racines persécutives, au point où être et avoir trouvent leur point d'évanouissement commun, leur dérive commune, pour autant que le phallus, en tant qu'enjeu ultime de la partie qui se joue, se dévoile dans son essence de fantôme, de « pur signe ... du signifié » .

Côté analyste, à mesure que les assauts du sujet se font plus directs, plus denses et plus meurtriers, il devient de plus en plus difficile de tenir haute la dragée phallique, de relever le gant, au besoin de faire acte de maîtrise et à la fois de laisser apercevoir la phallace de la baudruche ainsi agitée, et rien, à moins d'insight après-coup, ne vient témoigner dans la cure que l'analysante progresse vers une plus juste appréciation de ce qui fonctionne comme loi de l'analyste. Car ou bien cette loi est trop «rigide » et l'analysante abandonne, ou bien elle ne l'est pas assez et elle s'en va chercher ailleurs une loi plus rigoureuse encore.

Hormis les cas, nombreux, où la cure d'un sujet féminin s'interrompt à l'occasion d'une grossesse, dans une sorte de *happy-end* indiquant que ce phallus, l'analyste peut se le garder puisqu'elle l'a maintenant, hormis donc ces raccourcis commodes, difficiles à éviter, il est important de pouvoir statuer sur la façon dont se terminent les cures de femmes (avec un analyste féminin ou masculin) qui précisément évitent cette sorte de raccourcis ou ses équivalents.

Les aperçus de ce genre de cure, dont Lacan attendait beaucoup, et notamment par le biais de la passe, peuvent nous renseigner sur toute une série d'autres cas où ce phallus, précisément, n'est pas aussi *constitué*, aussi prévalent, et alors les issues des cures féminines devaient, toujours aux yeux de Lacan, constituer une approche, un belvédère appréciable pour le repérage de ce qui se passe dans le champ de la psychose.

La perspective du phallus comme valeur déclarée, avouée, est ce qui fondera les identifications du sujet : soit à ce qui se trouve ainsi désiré, soit au contraire à ce qui se trouve en position d'être rejeté par l'Autre, mais dans l'un ou l'autre cas, il est clair que le désir de l'Autre est manifeste.

Bien autre est la perspective dans laquelle rien de bien précis ne s'inscrit du côté de la «valeur déclarée», [voire de l'unité de compte à l'aune de laquelle le sujet se compte], lorsque tous les doutes sont permis sur ce que l'autre désire. Ou pire, lorsque l'Autre donne tous les signes souhaités pour manifester le fait qu'il ne sait pas ce qu'il veut, soit par tactique, soit par une sorte d'identification au pur hasard. Dans ces cas il est impossible à la fois de dériver le désir de l'Autre, et de l'intégrer au sens où Lacan parle de « l'Intégrale du désir de l'Autre » (séance du 22 mars 1958 p. 6), en tant que résultant du « rapport primordial à la mère ». Dans la séance précédente, celle du 5 mars 1958, parlant des signes qui serviront des monnaie d'échange avec la mère (p.5), Lacan signale que, parmi ces signes *constitués*, il en est qui sont des «*signes constituants*», des signes frappés par la marque phallique de l'instrument dont se sert le sadique, par exemple, pour humilier le sujet, pour autant que ce signe, par quoi le sujet se trouve rejeté dans la honte et donc aboli, est aussi le *signe constituant* par lequel il risque d'être reconnu. [Souvenons nous de l'Homme aux rats pour qui un rat vaut tant de thallers].

Puis parlant de Gide (p. 16) Lacan évoque : « disgracié, l'enfant livré dans son érotisme, auto-érotisme primitif, aux images les plus *inconstituées*, puisque (Gide) nous dit qu'il trouvait son orgasme dans son identification à des situations en quelque sorte catastrophiques » (image du rat mort tirée d'un conte d'Andersen, par exemple), dont Lacan souligne qu'elles sont « les moins humainement *constituées* ».

Or, ces situations, ces images, c'est ce qui (dans certaines conditions) fonctionne comme Idéal du Moi, dont Lacan prétend qu'il est marqué :

1° du signe du signifiant;

2° de savoir d'où il peut partir, soit par progression à partir du Moi, ou au contraire sans que le Moi puisse faire autre chose;

3° de subir par une série d'accidents, livré aux aventures à partir du signifiant lui-même, autrement dit :

« de reconnaître que ce qui se produit à l'insu du sujet, par la seule succession d'accidents, de ce qui lui permet de subsister dans sa position signifiante d'enfant plus ou moins désiré; ce quelque chose est là qui nous montre que c'est à la place même, selon que cela se produit par la voie consciente ou par la voie inconsciente, c'est à la même place que se produit ce que nous appelons dans un cas Idéal du Moi, et dans l'autre cas : perversion. »

Peut-on mieux indiquer le point d'où névrose et perversion bifurquent, selon une topologie que Freud déjà indiquait lorsqu'il prétendait que la perversion était l'envers d'une névrose? Mais n'est-ce pas aussi une façon d'indiquer le gond, la charnière, le pli par où s'effectue la reversion? Ce pli qui s'offre au passage d'un monde à un autre, à suivre Lacan dans ce même séminaire, surgit sous les espèces d'un personnage féminin, tiré d'une pièce de Jean Genêt, qui se nomme Irma, comme par hasard, « de quelqu'un qui est passé à l'état de pur symbole puisque... chez elle rien n'est vrai, sinon ses bijoux ». Comme telle, Irma incarne la mascarade, ce voile de Maïa, qui est la métaphore par laquelle s'institue la réalité et s'appréhende le réel. Mais, à peine mis en place, ce personnage rencontre son double sous la forme de tel préfet-dictateur reconnaissable à ses insignes phalliques.

2°. De la féminité comme nomination impossible d'un réel

Du point de vue mâle, faute de pouvoir nommer le mal, on s'est toujours soucie de désigner «qui » l'incarne et c'est ainsi qu'on a pu tour à tour pointer la matière, la *hyle* aristotélicienne, ou encore l'humide, le vice-queux, le gluant, le trompeur, et pour tout dire le féminin.

Si de ce point de vue on voit avec Freud (c'est ce qu'il sait) qu'il s'agit là d'une coupure, il a fallu quelqu'un comme Lacan pour nous la rendre plus présente encore. Dans son séminaire du 3.12.1958 (p. 26), il soulève un des problèmes les plus singuliers de la vie et de la personne de Freud, en remarquant qu'il avait une relation à la femme dont nous saurons peut-être un jour un peu plus, mais qui se caractérisait :

« par une tendance assez déplorable à recevoir de la constellation féminine, qu'il a eu en somme autour de lui, les continuatrices ou les aides de sa pensée.

Constellation qui d'ailleurs est bien conforme à son existence elle-même, donc privée de femmes, ou s'en privant. On ne connaît guère à Freud que deux femmes : la sienne et sa belle-sœur, qui vivait dans l'ombre du couple. On n'a vraiment pas trace d'autre chose qui soit une relation proprement amoureuse. Par contre il suffit qu'une personne comme Barbara Low propose un terme, j'ose le dire, aussi médiocrement adapté que le terme de *Nirvana Principle*, pour que Freud lui donne sa sanction. »

N'est-ce point dire par là que Freud croit les femmes, ce qui ne serait tout au plus, toujours à lire Lacan, qu'une tare commune aux névroses mâles ? En réalité, non seulement Freud les croit, et donc tient leurs dires pour parole d'évangile, mais il les soupçonne d'entretenir des relations privilégiées avec le réel et donc d'avoir une faculté spéciale de nommer le réel.

Cette conclusion, qu'il semble tirer de l'expérience de Freud, Lacan curieusement la fait sienne en diverses circonstances, notamment lorsqu'il exprime le vœu que les psychanalystes femmes puissent nous éclairer sur les fantasmes dont se soutient le *désir* d'une femme, mais aussi lorsqu'il affirme que l'amour d'une femme va à un dieu, ce qui dans sa terminologie désigne un réel, et surtout lorsque sur le plan de la clinique il incline à penser que ce qui centre le désir c'est l'amour d'un nom.

Lacan joue avec le savoir inconscient de Freud sur le féminin. C'est ce « je » du désir féminin qui est son partenaire dans la cure, à condition que lui, Lacan, s'en fasse l'enjeu. A s'en faire l'enjeu, et donc l'objet *a*, il a certes tout à craindre s'il glissait à se croire désiré autrement que comme désir. Il y a tout à craindre en effet à se prendre pour l'objet du désir de l'autre, ce dont témoignent nombre de ceux qui se prêtent au «contrôle», puisque la rencontre a lieu selon les modalités de cette soustraction à l'analyste «de la source et du symbole même de sa puissance» dont, en un premier temps, Lacan a su montrer les effets. Réduire la luisance, la reluisance de ce symbole dans la cure est une condition nécessaire à la mise en évidence du désir derrière ce qui le symbolise, ce qui rend caduque sa place dans la structure.

Le nouage phobique-analytique est un nouage, une *Bindung*, borroméenne. Ce nouage borroméen, comme lien social de l'analyste, est loin d'être dépourvu d'orientation et c'est de l'exploration de ses variétés qu'on peut attendre des indications quant à ce qu'il en est de l'assomption de son sexe par un sujet, et précisément quand il se conjugue ou se n'homme au féminin.

3°. Retour aux sources

Si l'œuvre de Lacan nous permet de construire une certaine image de la femme il convient de nous inquiéter des lignes de force le long desquelles elle se construit et nous avons tenté d'abord d'en cerner les racines persécutives avec cette menace à peine voilée que cèle l'énoncé: «soustraire à l'autre la source et le symbole de son pouvoir».

Qu'une telle menace soit perceptible, d'une manière consciente ou inconsciente, à quiconque se croit investi d'un tel pouvoir, laisse présager la mise en place d'un certain nombre de dispositifs défensifs, voire de stratégies appropriées.

Nous laisserons pour le moment en suspens cet aspect des choses pour rester du côté des femmes, et élargir, si faire se peut, la perspective ouverte par la «mascarade», telle que Joan Rivière la met en place. Ce qui perce sous la mascarade c'est l'inquiétude de celle qui y a recours face à une supposée, et bien compréhensible, rétorsion de la part des hommes qui se trouveraient ainsi spoliés. Or, ces indices mineurs d'une discordance, qui se cacheraient sous l'apparente harmonie dans l'assomption à la fois des prérogatives masculines et féminines par certaines femmes, peuvent prendre de l'amplitude, et, pourquoi pas, culminer en des attitudes d'autopunition, voire en ce qu'en son temps Lacan a décrit dans sa thèse comme «paranoïa d'autopunition». Notons que Lacan n'a pas soutenu par la suite cette perspective quelque peu nouvelle, où certains points prêtaient assurément à critique. D'où l'atténuation qu'a subi dans sa thèse la possibilité de faire entrer le cas d'Aimée dans le cadre de l'érotomanie, cas susceptible d'être remanié de façon à constituer une entité aux limites d'une structure hystérique. L'accent étant mis ici sur l'espoir, l'espoir précisément que l'autre l'aime au point de lui livrer sans coup férir cette « source » et ce «symbole» de son pouvoir.

Épousant dès lors cette critique, nous pouvons tenter de glisser entre cette « position autopunitive » et la «féminité comme mascarade» cet autre fait de structure que Lacan assigne en propre à la position hystérique, à savoir : le fait de se créer un désir insatisfait. Cette lecture, remarquée, que Lacan fait du rêve dit de «la Belle Bouchère», et qu'il élève au rang de paradigme freudien, puisque c'est dans la *Traumdeutung* qu'il le trouve, cette lecture peut s'inscrire comme une autre façon de soustraire quelque chose au boucher, sans qu'il n'en prenne ombrage. Si la Belle Bouchère dit non, en effet, et donc renonce au sens de la *Versagung* freudienne, c'est-à-dire à quelque chose qui lui avait été promis par son mari, et non pas au sens (dénoncé comme fautif par Lacan) de la frustration, si elle se prive de caviar, c'est bien pour prélever à son mari la jouissance de cette tranche de postérieur de ribaude qu'il convoite en la personne de l'amie de sa femme. Amie que celle-ci ne tient pas à engraisser avec du saumon. Le procédé est certes plus indirect mais il vise tout autant à soustraire quelque chose à la convoitise de l'autre.

Dire qu'il s'agit là d'un fait de structure nous impose de nous tourner vers le statut de la femme, vers cette condition féminine, en tant qu'elle s'inscrit dans le circuit de l'échange comme constitutif du champ social. Que Lacan y ait fait référence, notamment par le biais du mythe, tel que le systématise un Lévi-Strauss, et ce dans sa conférence sur *Le Mythe du névrosé*, laisse dans l'ombre quelque chose (qui semble être resté inaperçu de ses commentateurs), constitué par la part que prend son inspiration dans l'œuvre d'un Claudel. La valeur paradigmatique que revêtiront entre les mains de Lacan la série de personnages féminins qu'il trouve dans la trilogie claudelienne : Sygne de Coufontaine, Sichel, Lumîr et Pensée, culmine en ce personnage de Ysé, emprunté au *Partage De Midi*, dont l'éclat n'a d'égal que celui de Lol-Valérie Stein, que plus tard Lacan subtilisera à Marguerite Duras, sous prétexte de lui rendre hommage.

Est-ce d'avoir été lui-même négocié par ses élèves, ainsi qu'il s'exprime, en un certain tournant de sa carrière, toujours est-il que ce sont les modalités de cession dont sont l'objet ces femmes qui alimenteront sa réflexion, jusques et y compris dans leurs variantes structurales.

Bien évidemment l'idéologie libertaire dont se réclame noire époque contribue à jeter un voile épais sur les raisons structurales d'un destin féminin qui conditionne le statut du sujet désirant sur la voie de s'assumer comme féminin.

Une tentative de lever ce voile passe donc nécessairement pour nous par un retour au théâtre de Claudel; et plus encore par ce séminaire de *La lettre volée*, de la lettre détournée, qui nous fournit la clef de ce statut qui n'est autre que celle de la formalisation de l'échange, en tant qu'elle nous est livrée par la structure de la répétition. [Le détenteur de la lettre, de l'objet 'a', se féminise]. L'usage de cette clé implique un va-et-vient de la théorie à la clinique et passe par une pratique de la scansion. Scansion imposée par une lecture des mythes claudéliens considérée comme un retour aux sources de la réflexion lacanienne sur les femmes.

4°. Où l'on découvre que Pensée, l'aveugle, pense avec son âme

Quel qu'ait été le souci de Lacan de s'en tenir au plus près de ce champ de l'objet partiel dont Freud jette les fondements, et à lire Claudel, on ne peut qu'être effaré par les emprunts que Lacan a fait à l'auteur de la trilogie de : *L'otage*, *Le pain dur*, et *Le père humilié*, et par la dette contractée de ce fait. Une anecdote vient accentuer le souci dont témoignait Lacan vis-à-vis de tout ce qui émanait de Claudel et qui parfois faisait retour dans son séminaire à son insu, pour ainsi dire. Un jour il s'était emparé de l'apologue du pot de fer et du pot de terre, pour y prendre appui dans son séminaire. Je lui ai signalé que Claudel avait écrit quelque chose sur ce sujet (*Oeuvres complètes*, tome XXI : Commentaires et exégèses ; Cacabus et Olla, p.179) et du coup il s'est précipité hors de son cabinet muni de la référence pour mander sur le champ Gloria auprès du libraire où j'en avais fait l'acquisition. Qu'il y ait dans cet apologue une des racines de son : « il n'y a pas de rapport sexuel articulable en une structure », proféré bien plus tard, est attestable de par le texte même de *l'Ecclésiastique* (ch.XIII) d'où Claudel tire cet apologue. Raison de plus d'insister sur ce que Claudel articule concernant ce non-rapport.

Ainsi donc, loin de constituer simplement un vivier pour toute cette série de symboles vivants que sont les femmes claudéliennes, l'œuvre de Claudel comporte tout un ensemble de notations, dont Lacan saura apprécier la valeur théorique. Pour nous en tenir à une simple revue de ces thèmes, dont la promotion dans l'œuvre de Lacan a pu étonner, citons le fameux : « l'amour c'est donner ce qu'on n'a pas », pour relever aussitôt dans la bouche d'un personnage comme Orion, (*Le père humilié*, acte II, sc.3) ceci : « C'est mon âme qu'elle demande [Pensée] et je ne peux absolument pas la lui donner, moi-même ne la possédant pas ». Ce qu'Orion refuse donc à Pensée c'est ce qu'il n'a pas : son âme, son objet 'a'.

Autre aphorisme célèbre de Lacan : « la femme n'est pas toute », qui trouve son écho entre Orion et Pensée (acte II, sc. 2):

« Orion : Qu'est-ce donc que je ne puis faire, petite fille ? »

Pensée : « Que je vois mon âme toute entière dans la vôtre. »

Toujours dans ce registre du voir, et de la pulsion partielle qui le gouverne, il est une autre sortie de Lacan qui a pu frapper ses lecteurs : « tu ne me vois pas d'où je te regarde », dont il faut bien convenir que Claudel en fournit la substance lorsqu'il écrit : (o.c., acte IV, sc.2)

Pensée : « Les yeux qui étaient chargés de voir pour moi, où sont-ils ? »

Orion : « Ici même peut-être qui n'ont pas besoin de voir pour vous regarder. »

Enfin, le problème de la reconnaissance de l'autre par le biais de la parole pleine nous le trouvons dans ce : « tu es ma femme » (*Le pain dur*, acte I, sc.1) dans la bouche de Sichel, qui dit à Lumîr comment elle entend être traitée par un homme.

Loin d'être limitatif, cet ensemble de notations devrait être regardé de plus près, notamment en ce qui concerne la façon dont Claudel articule cette âme dont Lacan fait un objet petit 'a'.

En effet, on ne nomme plus de nos jours ce quelque chose qui est ce à quoi nous tenons le plus, et de ce fait l'objet 'a' devient ce qui en chacun est le plus caché. Dans *Le pain dur*, Lumîr s'adresse à son amant en ces termes (acte III, sc.2) : « Non tu ne m'aimes plus et je suis déjà partie. Tu n'as pas trop de toute ton âme pour penser à ce que tu fis avant-hier.» Mais il faut surtout lire *Le père humilié* pour se rendre compte à quel point Pensée, l'aveugle, ne cesse de penser avec son âme.

Pour en revenir à ces femmes claudeliennes plus ou moins rivées au mât des générations, mât que Lacan évoque dans la structure hystérique sous le vocable de «trique», venons-en à l'usage qu'elles font précisément de ce mât pour, dans une cure, mettre en échec et mat le désir de l'analyste.

En réalité, je m'en tiendrai ici à ce qui n'est qu'une simple présentation de ce qui fera la substance d'un séminaire d'au moins un an, à venir.

Il nous faudra revisiter les hystériques de Freud, puis les personnages shakespeariens, de lady Macbeth à Ophélie, en passant par Antigone, la princesse Bonaparte, Anna Freud, Mélanie Klein, sans oublier cette chère Phyllis Greenacre que Lacan dit avoir sauté de si bon cœur, alors qu'elle avait été mandée par l'Internationale pour enquêter sur la pratique de Lacan ; gageons qu'elle en a été édifiée.

Ce qui sera pour nous en jeu c'est la validité de l'interprétation de certains aphorismes lacaniens, pour ne pas parler de ses mathèmes, validité dont le domaine est à circonscrire d'abord aux problèmes concrets qu'il s'est donné la peine d'aborder en un premier temps, et auxquels il n'a jamais cessé de penser depuis, même si, à certains moments, il a cessé de s'y référer explicitement. Être dupe de ses cas, de ces figures qu'il a su porter à la pureté d'un signifiant, constitue pour nous une garantie d'errer: freudiennement.